

dans la Saxe royale. Une partie fut internée à Frieberg et le reste à Konigstein. Le sous-officier R... se trouvait dans cette dernière ville avec ses trois camarades d'infortune. Ils furent tous entassés pêle-mêle, sans distinction de grades, dans des casernes souterraines appelées casemates, horribles cachots où l'on avait jeté par terre, pour leur servir de lit, quelques bottes de paille très insuffisantes pour faire reposer tous ces malheureux.

Dans cet intérieur humide et malsain, ils ne respiraient qu'un air fétide et leur vue ne s'étendait pas plus loin que les murs élevés de leur prison. Avec une situation aussi cruelle, les maladies éclaircissent encore les rangs des malheureux prisonniers. Plusieurs d'entre eux ne revirent plus la France, et le voyageur qui passerait aujourd'hui à Konigstein apercevrait, au nord de la ville, un certain nombre de petites croix blanches, sans inscription, élevées par les camarades survivants et que le temps a détériorées : il pourrait leur adresser un salut solennel et pieux et se dire que sous chacune d'elles repose un brave.

Quelquefois on les faisait sortir pour aller travailler dans une carrière voisine, sous la surveillance de soldats prussiens, bien armés, prêts à tirer sur le premier qui aurait tenté de s'évader. Les gardiens étaient très sévères et un mot, un geste, une vivacité, auraient suffi pour perdre un prisonnier. Les mauvais traitements et les privations surexcitaient tous ces infortunés. La fureur et le désir de la vengeance se lisaient dans tous les yeux et de nombreuses tentatives d'évasion, cruellement réprimées par les Allemands, avaient lieu chaque semaine. Ils ne tenaient plus à la vie, ces pauvres déshérités du sort, et c'était presque une satisfaction pour eux que de tomber sous les balles des barbares Germains, car, aussitôt qu'ils étaient pris, on les traduisait devant un tribunal dérisoire qui les condamnait toujours à être fusillés.

Malgré le découragement qui commençait à les gagner, sachant fort bien que s'ils essayaient de s'évader ils seraient passés par les armes comme leurs camarades, le sous-officier R... et ses amis avaient conservé l'espoir de s'enfuir en Bohême, d'où ils n'étaient éloignés que de deux ou trois lieues.

Pour accomplir leur projet d'évasion, ils eurent le soin de communiquer entre eux au moyen de certains signes convenus à l'avance, surveillant leurs moindres mouvements, afin de ne pas donner l'éveil à leurs gardiens. Très doux d'ailleurs et très obéissants, ils obtinrent de légères faveurs de la part des officiers prussiens, qui leur permirent de sortir tous les jours dans la ville pour acheter quelques provisions de bouche dont ils avaient besoin. Ils se munirent également chacun d'un gros couteau de chasse qu'ils cachèrent dans leur ceinture, pour s'en servir si l'occasion se présentait.

Enfermés la nuit dans la citadelle, ils avaient convenu de s'évader par les privés construits en bois de sapin. Pour atteindre leur but, ils avaient enlevé patiemment et après de longs jours d'un travail savamment conduit, les clous qui attachaient deux planches entre elles, afin de trouver un passage pour sortir commodément sans être vus. Les planches furent remises soigneusement à leur place pour éviter toute indiscretion, car ils s'étaient aperçu que depuis quelque temps ils étaient l'objet d'une surveillance spéciale. Il ne leur restait donc plus que d'attendre l'occasion pour s'enfuir et de savoir en profiter.

On était en plein mois de janvier lorsque le moment si longtemps attendu par eux se présenta. Par une nuit très obscure et glaciale, à l'heure de minuit, au moment où une tourmente de neige avait forcé les sentinelles à rabattre leur capuchon sur les yeux et à rentrer dans leur guérite, profitant d'un instant où la vigilance des gardiens faisait pour ainsi dire défaut, nos quatre prisonniers, marchant en file indienne sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller leurs camarades qui dormaient, leur couteau de chasse à la main, décidés à s'en servir pour défendre chèrement leur vie, sautèrent les glaces de la citadelle, roulèrent silencieusement sur la neige durcie par la gelée et s'enfoncèrent précipitamment dans un bois voisin, ayant réussi à s'esquiver sans donner l'éveil.

Fiers de ce premier succès, il leur restait à s'o-

rienter et à se diriger hardiment, à travers bois, par les chemins les plus courts, du côté de la frontière autrichienne. S'ils parvenaient à gagner la Bohême avant le jour, le terme de leurs souffrances était fini et ils pouvaient sous peu rentrer dans leur chère patrie. Après avoir erré pendant sept heures, avançant difficilement dans la neige, craignant à tout instant de s'enfoncer dans quelque fondrière, retenant à peine leur souffle, le corps raidi par la bise qui les gênait dans leurs mouvements, une sueur glacée sortant de leurs pores, ils trouvèrent un village et se crurent sauvés.

Ils frappèrent à la première maison qui se présenta devant eux, et, ignorant la langue du pays, ils firent comprendre aux personnes présentes, au moyen de gestes significatifs, qu'ils avaient besoin de manger et d'éteindre la soif ardente qui les dévorait.

Se persuadant qu'ils étaient bien en Bohême, ils avaient le cœur joyeux pour avoir si bien réussi et commençaient à oublier leurs souffrances. Hélas ! ils ignoraient encore ce qui les attendait, car, malgré la longueur du chemin parcouru, ils n'avaient fait que décrire un vaste secteur et se trouvaient toujours en Saxe, à quatre kilomètres environ de Konigstein.

Etant presque rassurés par le bon accueil qu'on leur faisait, ils réchauffèrent leurs membres engourdis et dévorèrent en un clin d'œil le repas succulent et copieux servi par leurs hôtes, ainsi que plusieurs brocs de bière médiocre ou d'eau-de-vie de mauvaise qualité !

Ce repas qui les avait ranimés un peu était à peine terminé, que les Prussiens, avertis par des gens du village du lieu où se trouvaient leurs prisonniers, arrivèrent en armes pour les reprendre. Que faire dans une situation aussi critique ? Chercher à fuir ou à se défendre, c'était pour eux courir au devant d'une mort certaine ; en se rendant sans résistance, à leur arrivée à Konigstein, ils seraient traduits devant la cour martiale et fusillés pour s'être évadés. Alors le sous-officier R... imagina un subterfuge qu'il communiqua par un signe invisible à ses camarades et qui leur réussit très bien ou du moins leur sauva la vie.

Ils simulèrent de leur mieux une ivresse manifeste et, aux premières questions qui leur furent posées par un officier supérieur, à leur arrivée à Konigstein, ils déclarèrent tous les quatre qu'étant sortis en ville pour acheter quelques provisions indispensables, ils s'étaient attardés dans un cabaret où ils avaient eu le tort de consommer de nombreux petits verres d'eau-de-vie pour se réchauffer un peu, ce qui les avait grisés, et qu'à leur sortie de l'établissement ils n'avaient pas su retrouver leur route et s'étaient égarés dans la campagne.

Après cette courte explication qui parut presque plausible au chef qui les interrogeait, ils furent conduits séparément dans un cachot, en attendant leur comparution devant le conseil de guerre.

Le lendemain, un avocat qui parlait le français avec un accent tudesque très prononcé, leur demanda certaines explications avant de les défendre devant le tribunal militaire, devant lequel ils savaient à l'avance qu'ils ne trouveraient pas d'indulgence. Leurs réponses furent invariablement les mêmes que celle de la ville et après un court réquisitoire et une défense non moins brève, ils furent condamnés à un mois d'arrêt, fort heureux d'en être quittes pour si peu. Seulement on les enferma dans une espèce de silo où ils ne recevaient le jour, l'air et la nourriture que par une étroite ouverture grillée, véritable instrument de supplice dans lequel ces martyrs auraient dû succomber bientôt, s'ils n'avaient été soutenus par l'espoir de rentrer plus tard dans le sein de leurs familles désolées et dans leur patrie mutilée.

A leur sortie de ce cachot souterrain, où ils auraient pu contracter les germes de maladies terribles, ils furent conduits en chemin de fer, avec leurs camarades survivants, jusqu'à Coblenz, et comme l'armistice entre les deux pays avait été signé, on les laissa libres de rentrer en France en payant eux-mêmes leur voyage.

Ne disposant pas entre tous les quatre d'une somme suffisante pour voyager sur les voies ferrées, ils eurent encore le courage d'arriver jusqu'à Liège, en Belgique où, après avoir fait le récit de

leurs souffrances, ils reçurent une ovation enthousiaste, et le consul français résidant en cette ville les repatria à ses frais pour rejoindre leur régiment de nouvelle formation.

Oh ! ce retour, ils ne l'ont pas oublié, au moins le sous-officier R..., et c'est le cœur serré, les larmes aux yeux, qu'ils touchèrent le sol sacré de la patrie après une si longue absence, eux qui avaient tant souffert ! Partout des ruines, des villages et des châteaux incendiés, les campagnes désertes, les habitants consternés, ce qui contrastait péniblement avec l'air insolent des soldats prussiens qui s'étaient installés en maître dans nos principales villes de l'est et du nord, attendant le paiement complet de l'énorme contribution de guerre qu'ils avaient exigée.

Vingt ans se sont déjà écoulés. La brèche de l'est est ouverte et notre plaie n'est pas encore cicatrisée. Nous, les fils des vaincus, recueillons-nous, tâchons de devenir des hommes ; notre sang est encore jeune et la race n'est pas dégénérée : notre glorieuse histoire nous le prouve. Nos ancêtres avaient pris pour devise : *Espérance !* Nous l'avons conservée religieusement, cette devise, au fond de nos cœurs, et quand arrivera le jour tant désiré de la revanche, tous, comme un seul homme, nous marcherons à l'appel de la PATRIE pour la délivrance de nos frères opprimés, aux accents triomphants du clairon sonnante la charge et au cri de : *Vae victis !* répété par des millions de Français !

J. Martin.

Armissan (France) 1891.

NOUVELLES A LA MAIN

Après la leçon de cathéchisme :

— Dis, maman, c'est y une pêche ou une pomme qu'avait mangée Eve ?

— C'est une pomme, mon enfant.

— Alors, pourquoi qu'on dit le premier péché ?

* *

Un père voulant juger des progrès de son fils, l'interroge sur la grammaire :

— Qu'est-ce qu'un œuf ?

— C'est un substantif.

— De quel genre ?

— Papa, on ne sait pas. Il sera masculin ou féminin, selon qu'il en sortira un coq ou une poule.

* *

Chez la blanchisseuse.

— Mon linge est prêt ?

— Non, il finit seulement de sécher.

— Mais j'en ai besoin tout de suite....

— On met l's fers au feu.

— Alors, il faut que je repasse.

— Et nous aussi.

* *

On parlait d'un journaliste qui n'a jamais pu écrire une ligne sans voler Pierre, Paul et Jean :

— Machin, s'écria Aurélien Scholl, mais ce n'est pas un jécivain : c'est tout au plus un ramasseur de bouts d'idées.

* *

Gontran insiste auprès d'une charmante veuve.

— Pourquoi ne vous remarieriez-vous pas ?

— J'ai été heureuse avec mon premier mari, et il est mort au bout de six mois.

— Cela ne vous empêcherait pas de m'épouser.

— Non, mais à la condition que vous vous conduirez comme lui !

NOUVELLE BANQUE D'ÉPARGNES

La Banque du Peuple a ouvert, comme nos lecteurs le savent, un département d'Épargne, dans sa succursale No 1555, rue Ste-Catherine, coin de la rue Saint-André, à Montréal. On y reçoit en dépôt toutes les petites économies, à partir de "une piastre" en montant. La Banque paie sur ces dépôts 4 pour cent d'intérêt.